



BENJAMIN HENRY

# MADE IN FRANCE

CES FRANÇAIS À L'ASSAUT DU RÊVE AMÉRICAIN

Hugo Sport





Le rêve américain est un concept que le basket français a fait sien depuis plus de vingt ans.

La NBA est une ligue à part. La meilleure, la plus médiatisée. Celle qui regorge du plus grand nombre d'histoires, de destins hors du commun. Mais derrière le faste, les paillettes et les franchises mythiques se jouent des histoires personnelles. Des réussites et des échecs. Des rêves et des désillusions.

Seize Françaises et Français (Isabelle Fijalkowski, Alain Digbeu, Edwige Lawson-Wade, Ronny Turiaf, Mickaël Gelabale, Yakhouba Diawara, Ian Mahinmi, Sandrine Gruda, Nicolas Batum, Nando De Colo, Rudy Gobert, Vincent Poirier, Catherine Steenkeste, Fabrice Gautier, Max Lefevre et Maxime Malet) racontent leurs parcours, leurs vies aux États-Unis, les raisons qui les ont poussés à faire le grand saut. Mais aussi le revers de la médaille et les sacrifices à accomplir. Avec leurs mots, ils offrent une plongée unique dans les coulisses d'un milieu dont on ne sait que ce qu'il veut bien dévoiler.

Journaliste spécialisé dans le sport, Benjamin Henry est notamment co-auteur de *Génération Parker* (Hugo Sport, 2016).

*À ceux qui, un jour, ont « fait un rêve ».*

## **MAX LEFEVRE :** **« J'ai vu les États-Unis différemment de la plupart des gens »**

Né le 9 mai 1987 à Mont-Saint-Martin (Meurthe-et-Moselle)

Ailier fort, puis assistant coach

Birmingham (2005-2006), Tuscaloosa (2007-2008), Española

(2008-2010), Kansas City (2010-2013), San Angelo (2013-2015),

Little Rock (2015-2016), Lubbock (2016-2019), Minnesota (2019-...)

Avant d'intégrer le staff des Timberwolves du Minnesota, Max Lefevre a burlingué dans le système universitaire américain. D'un matelas à même le sol dans un garage en Alabama aux hôtels cinq étoiles, en passant par le Final Four de la NCAA, il retrace un parcours hors du commun, dans lequel la perspective de réaliser son rêve lui a permis de franchir les étapes les unes après les autres.

« Mon parcours a été semé d'embûches, c'est vrai, mais je n'y changerais rien. Je ne serais pas ici si je n'avais pas



vécu tout le reste. Je suis content de ce que j'ai accompli et j'espère que ce n'est pas fini. Je ne me contente pas d'avoir intégré la NBA: à l'image des joueurs qui ne se contentent pas d'être draftés mais rêvent d'être All-Star, c'est la même chose pour moi.

Je n'ai pourtant pas commencé par le basket. Quand j'étais jeune, le sport numéro un en France était déjà le foot. On allait au terrain avec les potes et on jouait. Mais un jour, avec mon père, on a commencé à jouer dans le jardin, dans lequel il y avait une dalle et un panier. Il n'était pas basketteur, mais il a commencé à me faire shooter puis m'a inscrit au club de Longwy, où on habitait. J'ai monté les échelons petit à petit, je me suis pris de passion pour ce sport au fil des années.

Qui dit basket dit NBA, États-Unis. J'ai commencé à regarder les matchs quand j'étais jeune, sur des cassettes VHS. Nous n'avions pas Canal+, mais mes parents avaient un ami qui était abonné. Je lui donnais une cassette, il enregistrait un match et me la redonnait. Une fois que j'avais regardé, il effaçait et enregistrait un nouveau match dessus. C'était la fin de l'époque Jordan, la fin des années quatre-vingt-dix. Puis, Internet est arrivé: j'ai commencé à regarder des photos, des magazines, des vidéos. J'étais à fond. J'ai commencé à écouter beaucoup de rap américain aussi.

Au lycée, je ne trouvais pas de cursus qui me permettait de faire des études et de jouer au basket. J'étais un assez bon joueur, j'aurais pu évoluer en N2, N1, mais j'avais conscience que c'était compliqué d'aller plus haut. Mes parents ont alors contacté Roger Tank, qui organisait le camp ABC chaque été. À la fin de mon année de première, j'ai travaillé pour pouvoir me payer ce camp,

mes parents m'ont aidé, et je suis parti pour la première fois aux États-Unis. Je n'avais jamais pris l'avion: mon premier vol a été un Paris-New York!

Pendant ce camp, à Kutztown (*Pennsylvanie*), le coach d'une petite école m'a repéré. Il venait de Mobile, en Alabama. C'était une école NAIA, un petit niveau universitaire. Il voulait m'offrir une bourse pour l'année suivante, quand j'aurais fini le lycée. En cours d'année, il m'a recontacté: alors qu'on était en train de faire le nécessaire pour les admissions, il m'a dit qu'ils ne pouvaient plus me donner la bourse, mais qu'il voulait quand même m'aider à venir aux États-Unis. Il m'a donc trouvé une « prep school » en Alabama, à Birmingham: Central Park Christian. Il m'a dit que je pouvais y aller, que je n'aurais rien à payer, que je pourrais m'y montrer pour trouver une autre bourse universitaire. J'ai sauté sur l'occasion et je suis parti à l'aventure.

En 2005, j'ai donc atterri à l'aéroport de Birmingham. Ça a été plus compliqué que de rejoindre New York: trois vols, vingt-deux heures de voyage... Et personne pour m'accueillir. Je n'avais en ma possession qu'un numéro de téléphone et je parlais un anglais scolaire, pas exceptionnel. Mes bagages avaient été perdus: c'était un bon début (*rires*). Un couple américain a vu que j'étais en galère et m'a aidé. Avec eux, on est allés à un guichet pour expliquer ma situation. Le gars a été sympa, m'a proposé d'aller dans leur salle de repos après mon long voyage. J'ai tout de suite compris que le basket était important: mes interlocuteurs connaissaient le nom de l'école, celui du coach... Ils me posaient des questions sur mon parcours. Je pense que j'ai eu un traitement de faveur parce que j'étais basketteur... Et que je mesurais deux mètres.



Il a donc fallu contacter quelqu'un pour venir me chercher. L'assistant coach a répondu: « Je croyais que tu arrivais demain! Je suis à un mariage, à trois heures de Birmingham... » C'est finalement le head coach qui est venu, un mec de 65 ou peut-être 70 ans. On est montés dans sa voiture old school, une vieille Américaine, un énorme paquebot. Il m'a acheté à manger et m'a déposé à l'hôtel: « On viendra te chercher demain vers 10 heures. » Je crois que s'il n'était jamais venu, je serais encore là-bas à attendre: je n'avais aucune idée d'où j'étais, j'étais complètement paumé (*rires*).

L'école comptait trois ou quatre cents élèves et son équipe de basket était d'un très bon niveau. Plusieurs joueurs ont ensuite évolué en Division 1 (*universitaire*), d'autres en Europe, certains n'étaient pas loin de la NBA. C'était une école très catholique. Dès le premier jour: église. J'étais le seul blanc. Un changement radical par rapport à la Lorraine (*rires*)! Et si je comprenais les profs sans trop de problèmes, ça a pris beaucoup plus de temps avec les élèves: ils ne parlaient pas anglais mais ce qu'ils appellent du slang (*argot*). Ils mâchaient leurs mots. Pendant trois mois, j'ai répondu: « Yes », peu importe ce qu'on me demandait.

Les premiers mois, j'ai vécu chez l'assistant avec un autre joueur de l'équipe qui avait une voiture. Il sortait beaucoup, ne faisait que des conneries. Il m'arrivait d'aller chercher à manger avec lui, on finissait toujours par revenir bien plus tard que l'heure convenue. En décembre, l'assistant a fini par en avoir marre et nous a dit qu'on ne pouvait pas rester. Le head coach nous a convoqués le lendemain: « Vous êtes toujours dans l'équipe, mais il faut trouver un endroit où habiter. » Deux joueurs qui vivaient dans une autre famille m'ont laissé vivre dans leur garage, sur un matelas, par terre.



C'était juste avant Noël. Quand je suis rentré en France pour les vacances, je n'ai rien dit à mes parents, sinon ils ne m'auraient pas laissé repartir!

Après les fêtes, j'ai fini par m'installer chez la tante de deux filles de l'équipe féminine de l'école. C'était le ghetto du ghetto. Il y avait des crackés partout. Un jour, alors que j'avais besoin qu'on me ramène après l'entraînement, le coach m'a demandé: « Tu habites là? Il faut faire attention le soir, ne pas sortir! » Mais la tante était super sympa, elle m'a sauvé. J'ai vu les États-Unis différemment de la plupart des gens.

En France, beaucoup doutaient de moi et je ne voulais pas leur donner raison. Alors, j'étais prêt à tout, même à dormir dehors. D'une certaine façon, je vivais les États-Unis que je voyais dans les clips de rap, j'allais jouer sur le playground. Avec du recul, ça a participé à construire celui que je suis devenu, ça m'a donné beaucoup de perspectives. J'ai compris qu'en persistant, en ne lâchant pas, on peut y arriver. Ça a été une très belle expérience: si je devais recommencer, je ne changerais rien. Ça m'a beaucoup appris sur moi-même, sur les autres, même si ça n'était pas tous les jours facile.

Au cours de cette première année, une équipe de NCAA s'est intéressée à moi, mais je me suis fait une grosse entorse à la cheville, j'ai été out pendant deux mois. Quand je suis revenu, leur intérêt avait disparu. Alors, je suis rentré en France pour jouer à Mandelieu, en N3: ils m'ont proposé un appart, un peu d'argent. Pendant la trêve de Noël, je suis reparti aux États-Unis pour faire des essais, sans rien dire à personne, sauf à mes parents. J'ai reçu une proposition de bourse de Tuscaloosa (*NCAA II, la deuxième division universitaire américaine*). J'y suis parti à la fin de la saison française.



Je suis arrivé dans une école HBCU (*Historically black colleges and universities*), une université historiquement noire, avec 95 % d'étudiants afro-américains. J'ai adoré. C'était la fac, on avait plus de libertés, on pouvait sortir sur le campus. En revanche, je ne connaissais pas vraiment les règlements NCAA. Quand j'ai rempli mon dossier, j'ai expliqué que j'avais déjà eu un appartement, que j'avais touché un peu d'argent à Mandelieu: je pensais que ça allait passer, ce n'était pas grand-chose après tout. Mais la NCAA a commencé à poser des questions et m'a suspendu pendant un an (*la NCAA interdit aux athlètes une rémunération, même passée, autre que la bourse universitaire*). Je pouvais m'entraîner, voyager avec l'équipe, mais pas jouer. Ça a été assez dur à digérer: je pensais enfin être arrivé à quelque chose... À l'entraînement, je faisais de bonnes choses, j'avais le niveau pour l'année suivante, mais le coach s'est fait virer... J'ai passé des essais ailleurs, notamment dans une école d'Atlanta qui me voulait, mais, une fois encore, il y a eu des soucis de bourse et je me suis retrouvé sans rien, contraint de rentrer en France, où j'ai signé dans un club du nord de la France.

En décembre 2008, une autre fac voulait me faire venir, au Nouveau-Mexique. C'était au milieu de nulle part, dans une ville appelée Española, où il n'y avait que des hispaniques! C'était la capitale de la méthamphétamine (*rires*). J'y ai joué toute l'année suivante. Ça s'est plutôt bien passé, mais le niveau n'était pas exceptionnel. Et avec le coach, on ne s'entendait pas vraiment. C'était sûrement plus de ma faute que de la sienne: j'étais jeune et je pensais tout savoir. J'ai voulu partir. Il me restait deux ans d'éligibilité pour jouer. J'ai trouvé une école à Kansas City, dans le Missouri: une école NAIA d'un bon niveau. J'y ai fait mes deux dernières années de fac.



L'école était plus structurée, il y avait un vrai championnat pour le basket: c'est ce que je recherchais. Quand j'ai eu mon diplôme, j'ai dû faire un choix: revenir en France et essayer de jouer en N1 ou N2, ou alors rester aux États-Unis. Là-bas, une fois que la fac est finie, si on ne joue pas en NBA, il n'y a plus rien... Juste des petites ligues dans le gymnase du coin.

À l'époque, j'avais une copine américaine avec laquelle je m'entendais bien. C'est une des raisons pour laquelle j'ai décidé de rester. On était ensemble depuis un an. Et j'avais commencé à donner un coup de main à des équipes de jeunes dans le coaching. J'ai eu une opportunité pour bosser pendant un an avec mon visa étudiant, mais cela ne s'est pas fait. Et j'ai rappelé celui dont j'étais l'assistant pour savoir s'il pouvait me présenter les directeurs du programme où on coachait, afin de faire un stage d'un an. Quand je les ai rencontrés, ils m'ont dit qu'ils avaient besoin de quelqu'un pour travailler au bureau: « Tu gagnes quatre cents dollars pour ce boulot et quatre cents dollars pour chaque équipe que tu coaches. » Ils m'ont confié deux équipes. Je bossais dans les bureaux la journée et, de 18 à 21 heures, j'entraînais les jeunes: les journées étaient bien remplies, mais ça me plaisait!

J'ai ensuite voulu tenter ma chance dans le coaching universitaire, via un graduate assistant. En gros, l'école paye le master; en contrepartie, il faut travailler pour elle en tant qu'assistant coach. C'était une porte d'entrée vers le basket universitaire et me donnait le droit à un nouveau visa étudiant de deux ans. J'aidais aussi des joueurs à partir aux États-Unis parce que mon aventure a été semée d'embûches et je voulais les aider à éviter les pièges dans lesquels j'étais tombé. Un soir, l'assistant



d'Angelo State (*NCAA II*) m'a appelé. Il travaillait pour Chris Beard. Ils voulaient un des joueurs que j'aidais. Le feeling est bien passé. Le lendemain, Beard m'a appelé à son tour. Finalement, ils n'ont pas pris le joueur mais m'ont proposé un job avec eux dans le Texas.

Ils m'ont confié un poste avec beaucoup de responsabilités: je pouvais entraîner des joueurs individuellement, j'observais les adversaires, je me suis formé à la vidéo parce qu'elle commençait à prendre de l'ampleur dans le coaching. J'essayais de me rendre le plus utile possible. On a fait une bonne première saison. Puis la meilleure de l'histoire de l'école dans la foulée. Et, à la fin de l'année, le coach a été débauché par Arkansas Little Rock, en division I. Son assistant a récupéré son poste à Angelo State et voulait m'embaucher à plein temps. Beard, lui, voulait que je le suive mais m'avait prévenu qu'il y avait des gens en place et pas vraiment de poste à me proposer. Ça a été un vrai un dilemme. Mais quand les portes se sont ouvertes, j'ai mis la question financière de côté: j'avais la possibilité d'aller en Division 1, j'avais vraiment confiance en Beard. Je suis parti avec lui.

Dès la première saison à Little Rock, on est allés au tournoi NCAA, chose que l'équipe n'avait plus faite depuis au moins vingt ans. Au premier tour, on a battu Purdue (85-83), une grosse fac, après double prolongation. C'était un des plus gros upsets (*quand l'outsider bat le favori*) du premier tour, personne ne pensait qu'on pouvait gagner et on l'a fait au cours d'un match de fous. Le nom du coach s'est retrouvé partout. Aux États-Unis, quand vous allez dans une mid-major, une équipe moyenne, et que vous gagnez contre une grosse équipe pendant le tournoi NCAA, cela vous fait une pub énorme. On a perdu au deuxième tour, mais il était devenu un des coachs



les plus demandés du pays. Ce qui lui a ouvert les portes d'UNLV, à Las Vegas. Il m'a donné rendez-vous un soir à minuit dans un restaurant de Little Rock: « Prépare tes bagages, je veux que tu viennes. Cette fois, tu vas avoir un vrai job. » Mais on n'a passé que deux semaines à Las Vegas...

Avant d'être coach, Beard avait été assistant de la légende Bob Knight (*sélectionneur des États-Unis médaillés d'or aux JO 1984, notamment*) à Texas Tech pendant presque dix ans. Alors qu'on était en train de monter une équipe à Las Vegas, le coach de Texas Tech a décidé de partir du jour au lendemain. Et l'université a proposé à Beard de prendre sa place. Texas Tech, c'est un coin paumé, mais c'est une des meilleures conférences du pays. Beard venait de divorcer: ses filles vivaient là-bas et je pense qu'il voulait renouer avec elles. Le soir même, les représentants des Red Raiders sont venus en avion privé à sa rencontre. Je pense que si les dirigeants d'UNLV l'avaient su, ils seraient devenus fous! Quand le coach est revenu, il nous a convoqués: « Il faut que je leur donne une réponse pour demain, 8 heures. » On a pesé le pour et le contre jusqu'à 3 heures du matin. Il venait de prendre le job à Vegas, c'était compliqué de partir au bout de deux semaines! On est partis se coucher en étant presque sûrs qu'on allait rester. Mais, le lendemain, Chris nous a annoncé qu'on partait pour le Texas. On est donc partis pour Lubbock le jour même, c'était la première fois que je montais dans un avion privé. Les gens à Las Vegas n'étaient pas contents du tout: il fallait qu'on parte le plus vite possible (*rires*).

À Texas Tech, la salle comptait presque seize mille places, l'école trente-cinq, quarante mille étudiants, le campus était énorme, il y avait des moyens, des



infrastructures... En revanche, c'est à cinq heures de Dallas, neuf de Houston, presque huit de San Antonio. C'est une grosse ville étudiante: si vous êtes joueur ou coach, tout le monde vous connaît, les gens sont super gentils. C'était une très bonne expérience.

La première année, on a terminé à la septième place (*sur dix*) de la Big 12. Mais on a recruté une bonne équipe l'année suivante et on est allés au tournoi NCAA (*défaite en quarts de finale contre Villanova, 59-71*). Plus on gagnait, plus les gens venaient nous supporter. On a disputé plusieurs matchs à guichets fermés. Depuis le banc, j'observais, c'était un truc de fou: seize mille personnes réunies pour nous regarder jouer. Il fallait vite se concentrer sur le match, malgré le show à l'américaine avant chaque rencontre, l'annonce du cinq de départ avec les feux d'artifice, les hymnes, les lumières qui s'éteignent... C'était un spectacle impressionnant.

En 2019, on a remporté la conférence Big 12 pour la première fois de l'histoire de Texas Tech (*co-vainqueur avec Kansas State*), puis on est arrivés au Final Four. C'est un des plus gros événements sportifs de la planète. Si, l'année précédente, on avait atteint les quarts de finale au TD Garden de Boston, là, c'était encore une autre dimension. Seules quatre équipes restent et tout le monde regarde. Aux États-Unis, le temps s'arrête quand la March Madness (*le tournoi national universitaire qui regroupe soixante-quatre équipes*) commence: les entreprises perdent de l'argent, plus personne ne travaille! Si vous regardez les matchs sur votre ordinateur, il y a la fonctionnalité « touche du boss »: si votre patron entre dans le bureau, vous appuyez sur cette touche et tout disparaît de l'écran (*rires*).

On a disputé ce Final Four à l'US Bank Stadium à Minneapolis: c'est la salle de football américain des



Vikings, soixante-dix mille places environ. La première fois qu'on s'y est entraînés, ça a été compliqué: c'était totalement différent d'une salle de basket. Ne serait-ce que pour l'entraînement de veille de match ouvert au public, vingt mille personnes étaient présentes! Je n'oublierai jamais. Les coachs et les joueurs qui sont allés au Final Four au moins une fois disent toujours: «C'est un autre monde, les meilleurs souvenirs de ma vie.» On pourrait penser que ce n'est qu'un match de basket, qu'il ne faut pas exagérer, mais c'est la vérité, c'est incroyable: la médiatisation, le public, les émotions... Pas beaucoup de sommeil, en revanche (*sourire*).

Le dénouement de la finale (*défaite contre Virginia 77-85 après prolongation*) a été difficile à digérer. On était encore devant à quinze secondes de la fin, on avait match gagné. Et on a fait une erreur sur la dernière possession. Même si la rencontre a été rediffusée plusieurs fois, je n'ai jamais voulu la revoir et je ne sais pas si je le ferai un jour. Avec le recul, on retient l'expérience et les émotions plus que la défaite. Mais tout de même...

Mon histoire avec la NBA a ensuite débuté. L'année précédente, j'avais passé un entretien avec le Jazz et avec d'autres franchises, mais ça n'avait pas abouti. Si ça n'arrivait pas après la finale NCAA, ça n'arriverait jamais. Si mon CV n'était pas assez bon, ça serait compliqué. J'ai été en contact avec Ryan Saunders, le head coach des Timberwolves du Minnesota, pendant quelques semaines. Un jour, il m'a rappelé, m'a posé quelques questions, mais je sentais bien qu'il avait pris sa décision. Il a fini par me dire qu'il allait me transmettre son offre, et que si ça me convenait, je n'avais qu'à donner ma confirmation. Peu importe ce qu'ils me proposaient, j'aurais accepté dans tous les cas. Même si ça avait été un



sacrifice financier, c'était ce que je voulais faire. J'étais content, évidemment. Fier, aussi, d'avoir réussi, parce que beaucoup de gens m'avaient dit que ça serait difficile sans avoir été joueur NBA ou au haut niveau européen. J'avais tout de même un sentiment d'appréhension.

On s'est mis d'accord un samedi et, dès le lundi, j'étais dans l'avion pour Minneapolis. On m'a installé à l'hôtel. Le lendemain matin, à 6 h 30, j'étais au travail: video coordinator et players developpement. Entre ce moment-là, la draft, la Summer League et l'interruption de la saison à cause du coronavirus (*en mars 2020*), je n'ai pas trop eu le temps de me retourner. J'ai été à fond pendant des mois.

J'ai commencé à réaliser où j'étais pendant la pré-saison (*à l'automne 2019*). On est partis à San Francisco pour affronter Golden State. Les Warriors ont fait leur shooting avant nous et sont restés un peu sur le terrain. De mon côté, j'étais en train de disposer des ballons, de parler à nos joueurs. Je me suis retourné et, à côté de moi, il y avait Stephen Curry, Steve Kerr et Draymond Green. Oui, j'ai commencé à réaliser...

Avec les joueurs des Wolves, les rapports sont différents parce que je les vois tous les jours. Ce sont des gens normaux, je ne les regarde plus comme des superstars. On peut parler de tout et n'importe quoi: ils sont cool, n'ont pas la grosse tête. Oui, ils sont millionnaires, mais, une fois qu'on est au travail, ils font leur job. Ce sont des gens comme vous et moi, sauf qu'ils sont vraiment très forts au basket (*rires*).

J'ai aussi découvert la différence entre le basket universitaire et la NBA. La plus significative, c'est le rythme. Il arrive qu'on joue quatre matchs en six

jours, parfois deux soirs de suite. Bien sûr, c'est du luxe : on voyage en avion privé, on peut commander à manger, on arrive dans des hôtels cinq étoiles, mais ça use le corps quand même. Il faut enchaîner les journées de boulot : on ne prend pas le temps d'aller au spa, de se faire masser (*sourire*). Et parfois, quand on a deux heures par-ci par-là, on s'autorise à aller manger en ville quand il n'y a pas de match le soir. Mais le rythme d'une saison demeure assez intense.

Je me ressource en rentrant à Minneapolis. C'est une très jolie ville en été, mais l'hiver y est très, très rude. C'est la ville la plus froide de la NBA, les températures peuvent descendre autour des -40°C. Mais on profite des déplacements à Miami, à Los Angeles, pour retrouver un peu de soleil (*rires*). La salle d'entraînement et l'Arena sont en centre-ville, j'ai donc décidé de m'installer à proximité. Je me suis dit qu'il arriverait que, le soir, des joueurs m'appellent pour aller shooter ou s'entraîner. J'ai visité par mal d'appartements et j'ai fini par en trouver un qui donne sur l'US Bank Stadium, cette enceinte où on a joué le Final Four avec Texas Tech. Tous les matins, je me réveille avec cette vue : c'est toujours un peu émouvant. Ça me rappelle les étapes par lesquelles je suis passé et ça me permet de mesurer le chemin parcouru. ”